

Accompagner l'enfant plutôt que faire écran

PAR MICHAEL BASSIN

→ «A l'ère du numérique, trouvez le bon équilibre!» C'est sous ce titre que se sont réunis, hier, au CIP tramelot, plus de 120 professionnels actifs dans le milieu scolaire. Ils ont participé à la 2e Journée cantonale francophone de promotion de la santé et de prévention à l'école. Un événement mis sur pied par Santé bernoise, en collaboration avec l'inspection scolaire régionale. Des conférences et des ateliers ont nourri les réflexions menées autour de sujets tels que les réseaux sociaux, les jeux vidéo, la protection des données ou les moyens d'enseignement connectés. Tant les risques que les opportunités du numérique ont donc été abordés, sous le regard et le crayon affûtés du dessinateur Pitch Comment. Le JdJ a sélectionné quatre idées fortes des présentations données par deux fins connaisseurs de ces technologies: Sébastien Gendre, travailleur social, et Niels Weber, psychologue et psychothérapeute.

1 IMPOSSIBLE DE REVENIR EN ARRIÈRE, IL FAUT COMPOSER AVEC

«Y a-t-il, dans la salle, quelqu'un qui n'a pas de smartphone?» S'il fallait encore une confirmation que nous vivons dans une société hyperconnectée, cette question, posée hier aux 120 participants, a fait office de preuve. Aucune main ne s'est levée. Pour Sébastien Gendre, accepter cette réalité constitue un premier pas nécessaire. Il a cité l'étude James, menée en Suisse auprès des 12-19 ans, qui montre par exemple que 99% des jeunes interrogés possèdent leur propre téléphone portable, 73% leur ordinateur. Pas moins de 87% des sondés sont sur Instagram, 86% sur Snapchat. On y apprend aussi que chaque jeune passe en moyenne 2h30 par jour sur Internet durant la semaine, 4h quotidiennement le week-end. «Non, on ne va pas revenir en arrière. Si, en tant qu'adulte, on résiste à outrance, alors la distance avec les jeunes augmentera jusqu'à provoquer des cassures», estime Sébastien Gendre. Pour le travailleur social, il est dès lors capital que l'adulte fasse des efforts pour chercher à comprendre l'univers numérique des jeunes. «Afin de pouvoir les accompagner au mieux.»



Dans sa conférence et lors d'un atelier, Sébastien Gendre a abordé avec beaucoup d'humour les risques et les opportunités de l'utilisation des technologies de l'information et de la communication par les enfants. STÉPHANE GERBER

2 CONSIDÉRER LE POSITIF ET LE NÉGATIF

Les écrans ne sont ni le Mal numérisé ni un terrain de jeu pour Bisounours. La vérité se situe entre les deux, selon Sébastien Gendre. S'agissant du positif, l'expert considère les écrans comme de possibles facteurs d'appartenance, des outils ludiques et des leviers pour travailler par exemple l'esprit critique. Sans oublier l'aspect du lien social. «Ce que nous, adultes, analysons comme de la communication est, pour les jeunes, de la relation.» Les écrans peuvent aussi avoir une face sombre selon l'utilisation: impact sur la santé (sommeil, malveillances, rumeurs, insultes, cyberharcèlement), validité des sources, anonymat et sentiment d'impunité. «Oui, il y a des risques. Mais si on regarde les résultats de l'étude James, ceux-ci touchent une minorité des utilisateurs», a relevé Sébastien Gendre. Et le travailleur social de souligner que, dans la vie, toute situation comporte des risques. «Laisser aller seul son enfant à l'école est tout un processus que les parents accompagnent, en différentes étapes graduées. Et quand bien même le maximum a été entrepris, ils n'ont pas la maîtrise sur tout.» Idem pour l'éducation au monde numérique, donc.



3 NE PAS MAÎTRISER L'OUTIL N'EST PAS UNE RAISON POUR DÉMISSIONNER

Nombre de parents se sentent démunis: leurs enfants maîtrisent mieux les outils numériques qu'eux. Le fameux fossé technologie. Une raison pour abandonner complètement le terrain? Certainement pas, selon Sébastien Gendre, qui fait une distinction entre le savoir-faire (connaissance d'un jeu vidéo ou d'un réseau social par exemple), qui peut être celui des enfants, et savoir-être (citoyenneté, esprit critique, estime de soi, capacité à faire des choix éclairés), qui reste du ressort des adultes. «Aucun enfant ne développera ces compétences sans nous. Il est donc primordial de s'engager», a-t-il souligné avec force, hier. Concrètement, Sébastien Gendre explique que les parents doivent oser poser des questions à leur progéniture et, surtout, ne pas hésiter avec les «pourquoi» afin de susciter une réflexion chez le jeune. S'il n'y a pas besoin d'être un as de Snap ou de League of Legends, les adultes ne doivent toutefois pas rester les bras croisés. «Est-ce que les parents prennent au moins le temps de faire un tour sur Wikipédia pour voir ce qu'est Tik Tok ou Telegram?», s'est interrogé l'expert.

4 JEUX VIDÉO: RÉFLÉCHIR À LA DURÉE ET AU CONTENU, MAIS PAS SEULEMENT

Niels Weber (photo ci-contre) observe que les études actuelles à propos des jeux vidéo envoient deux messages contradictoires: certains montrent leurs dangers potentiels, d'autres vantent leur capacité à développer des compétences. Lui? Il adopte une position médiane: «Les jeux possèdent des aspects positifs, mais il n'y a aucun intérêt à mettre les enfants trop tôt devant les écrans. Les compétences que l'on peut acquérir dans Fortnite ne sont pas les compétences numériques demandées à l'école.» Si des jeunes passent des heures devant les écrans, «c'est notamment parce qu'ils y trouvent ce qu'ils sont venus chercher», a expliqué le psychothérapeute. «Les jeux vidéo sont des autoroutes à valorisation. Car c'est en commettant des erreurs et en trouvant les solutions que le joueur progresse. De quoi lui donner envie de relever d'autres défis.» Cette valorisation par l'essai-erreur remplace, parfois, celle qui lui manque dans son cadre familial ou scolaire. Niels Weber constate aussi que, face à un jeu vidéo, parents et enfants n'ont pas la même lecture. Dans Fortnite, les premiers verront immédiatement l'arme, tandis que les seconds s'émerveilleront de sa jouabilité. L'adulte considérera le jeu comme violent, contrairement à sa progéniture sous prétexte de l'absence de sang. «Oui, il y a de la violence, mais il faut être capable de le lui expliquer, de lui montrer qu'il existe une graduation et différentes formes de violences.» A ses yeux, cette éducation aux jeux vidéo – et les apprentissages qui en découlent, comme la gestion des émotions – n'est possible qu'avec le dialogue. Niels Weber a aussi insisté sur la nécessité du cadre posé par l'adulte. Pour y parvenir, un minimum d'intérêt s'impose. Connaître les normes PEGI inscrites sur les boîtes – relatives à l'âge et aux caractéristiques du jeu – est un minimum. Voir à quoi ressemble le jeu sur YouTube ou Twitch afin de définir si cela correspond à ses propres valeurs est la phase suivante. Si les parents se focalisent sur la durée et le contenu des jeux, Niels Weber estime qu'il faut aussi raisonner en termes de liens. Car jouer, c'est en créer. «Si le cadre est strict, les enfants passent à d'autres activités à un moment donné. Mais les parents doivent être en mesure de leur proposer des alternatives. Ils peuvent aussi faire équipe avec des parents du quartier ou de la classe afin que leurs enfants se retrouvent pour autre chose que du jeu vidéo.»

Un mal nécessaire

Sociologue, Claire Balleys a mené une étude sur la place des écrans connectés dans les foyers. Elle a interrogé les membres de 15 familles romandes. Ses conclusions? Les familles considèrent premièrement ces objets comme un «mal». Parce qu'ils sont sources de tensions entre mères et enfants ainsi qu'entre parents, mais aussi parce qu'ils sont vus comme dangereux. Cela dit, ces écrans sont omniprésents dans les foyers... Car les familles, c'est le deuxième constat, les jugent «nécessaires». Que ce soit pour l'intégration sociale des enfants, participer à la vie familiale ou protéger les jeunes dans l'espace public. Pour résoudre ce «paradoxe du mal nécessaire», les parents mettent alors en place des systèmes de surveillance, qui vont de l'échange de messages à la géolocalisation de leurs enfants. «Les modes de surveillance peuvent donner à l'enfant l'impression d'un parent omniprésent, omniscient et omniprésent. Ils bousculent par conséquent les modes d'acquisition de l'autonomie adolescente qui doit nécessairement se faire en dehors du regard et du contrôle familial», a conclu, hier, Claire Balleys. **MBA**